

Le viscéral et le transcendantal. Préliminaires phénoménologiques sur la frontière.

Pablo Posada Varela. Bergische Universität Wuppertal – Université Paris – Sorbonne
pabloposadavarela@gmail.com

I. Préliminaires sur la frontière

Si la question de la frontière admet un quelconque intérêt, c'est parce qu'elle touche de façon très profonde à l'essence de la vie humaine (et même à celle du vivant en général). Quelle est l'importance de la frontière chez l'humain? Quelle est la place du frontalier chez ce mammifère qu'est, après tout, l'être humain? On ne tardera pas à en mesurer l'importance. Importance décisive car le fait frontalier est, comme on le verra, *constitutif* tant de l'être humain, que de l'animal, et du vivant en tant que tel.

Qu'est-ce qu'une frontière? Une frontière est ce qui délimite un dedans par rapport à un dehors de façon à en empêcher la totale exposition. Or cela ne veut nullement dire que la frontière empêche toute forme d'exposition¹. Par définition, la frontière n'est pas une parfaite étanchéité. Elle n'est pas un mur infranchissable, mais bel et bien un filtre. Tout en gardant en tête cette définition formelle de la frontière, demandons-nous à présent: qu'est-ce que l'humain? Question indissociable de celle du rapport de l'humain avec la frontière. Dans quelle mesure ce rapport est-il essentiel? Quelle est la viscéralité du rapport entre l'humain et la frontière?

L'être humain est, tout d'abord, un animal. Cet animal, du moins dans son versant empirique, se trouve dans un monde. Or cet animal ne se réduit pas à être «contenu» dans un monde. Il y fait quelque chose: il comprend, il donne sens, il en fait, somme toute, l'expérience.

Faisons un pas en arrière et demandons-nous, à présent, qu'est-ce que l'animal? On dira sans hésiter que l'animal est un type de vivant. Un vivant animé, un vivant qui se déplace et qui – ceci est essentiel – porte un dedans, un «milieu interne» (selon ce que disait Claude Bernard). Qu'est-ce qui distingue, au juste, le

¹ Sur ces aspects et d'autres que nous commentons immédiatement après, cf. le très lucide essai de Debray, Régis, *Éloge des frontières*, Gallimard, Paris, 2010, qui a inspiré, ici, une partie de nos développements.

vivant de la matière inanimée? Qu'est-ce que le propre du vivant par rapport à la matière inanimée?

Le propre du vivant est d'avoir un dedans, de le garder ou de le préserver. Même si nous nous référons à l'unité vivante minimale, la cellule, cette spécificité du vivant s'y trouve confirmée. C'est donc déjà dans le niveau le plus large, le plus inclusif et basique du vivant, que le frontalier apparaît ; et apparaît comme élément différentiel par rapport à la matière inerte. Le non vivant est ce qui n'a pas de frontières. C'est le domaine de la contiguïté indifférente. Certes, les «morceaux» de matière ont leur dedans, mais ce dedans reste indifférent, contingent et, somme toute, remplaçable. Ainsi, le dedans d'une pierre pourrait être son dehors. C'est bien pour cela qu'on peut triturer et mélanger la matière dont l'inerte est fait, c'est bien pour cela qu'on peut fondre et refondre un métal: rien d'essentiel à son identité ne s'y perd. Ceci n'est aucunement le cas de la matière vivante: ni de la cellule, ni, *a fortiori*, de l'organisme: dedans et dehors *ne sont pas* interchangeables. La matière vivante connaît une organisation intrinsèque. Ces parties sont orientées les unes par rapport aux autres. Elles le sont également par rapport au dehors. La façon dont la matière vive est organisée n'est pas arbitraire. Le vivant, pour demeurer en vie, se doit de garder et de choyer un milieu interne non réversible.

Mais il est temps d'en venir à la frontière à proprement parler. En effet, si dedans il y a, c'est qu'il y a délimitation par rapport à ce dedans. Chez l'être humain, cette délimitation empirique est, justement, la peau. Cette frontière, nous la retrouvons donc chez le vivant sous le nom, générique, de membrane. C'est ce qui fait qu'une cellule soit une cellule, et non pas un amas d'atomes. La membrane est donc cette première frontière, spécifique du vivant, et qui délimite un dedans d'un dehors.

Or, comme nous l'avions signalé plus haut, cette membrane n'est jamais étanche. Elle régule les échanges avec le dehors. Un contact avec le dehors – voire une assimilation du dehors – est nécessaire: le vivant n'est pas auto-suffisant. Le vivant a besoin d'un extérieur qui le nourrisse. Le dedans est donc, par rapport à cet extérieur, dans une double relation d'assimilation et d'évacuation ; l'exsudation de la peau en est déjà une ; la porosité de la peau ayant également une fonction assimilatrice. Cependant, les rapports du dedans avec le dehors doivent être – disions-nous – régulés de telle sorte que le dedans s'alimente du dehors tout en s'en

protégeant, c'est-à-dire, tout en gardant un recel qui résiste à l'entropie. Voilà donc toute la subtilité de ce caractère régulateur de la membrane (ou de la peau): trop d'exposition serait destructeur, mais une fermeture excessive entraîne aussi la mort du dedans. Aussi faut-il penser cet échange bien au-delà des seuls rapports alimentaires. C'est ce qui, au demeurant, nous permettra de cerner une autre intériorité, à savoir, une intériorité «transcendantale» qui ne se confond pas avec l'intériorité viscérale (mais qui n'en est pas pour autant entièrement indépendante).

II. Intériorité viscérale et intériorité transcendantale

Le vivant *animal* est ce vivant qui, hormis le simple fait de vivre, a aussi la faculté de se déplacer. C'est ce qui le distingue du vivant végétal. Contrairement à ce dernier, le vivant animal *se déplace*. Les plantes ou les arbres croissent, mais elles le font sur place, depuis leurs racines. Les animaux se meuvent: ils transportent leur dedans. Leur milieu interne n'est pas rivé à un sol. Qui plus est: ils doivent transporter leur dedans au risque de mourir, de «crever sur place»: l'animal est obligé de se déplacer, de déplacer son dedans pour le maintenir en vie, c'est-à-dire, pour le protéger, l'abriter, le nourrir.

C'est à l'aune de ce genre d'exemples que commence à poindre la différence entre le dedans transcendantal et le dedans viscéral: quasi-superposition en écart de deux types d'intériorités irréductibles l'une à l'autre. En effet, si l'animal se rivait à la seule frontière de sa peau, il mourrait. L'enceinte chez l'animal n'est donc pas exclusivement biologique et encore moins membranaire (comme pour la plante): elle est aussi territoriale, géographique. L'animal, au-delà de sa peau, se projette, depuis son dedans transcendantal, c'est-à-dire, depuis un foyer immanent de sens, au-dedans d'un territoire, voire vers d'autres territoires (qu'il voudrait, éventuellement, transformer en terreaux, en dedans virtuels). À bien y penser, l'animal veut s'assurer *son dehors à lui, son territoire*. Qu'est-ce à dire?

«*Son*» territoire, c'est ce lieu où il *se* sent chez soi, où il trouve une sérénité minimale pour se ressourcer et *se* sentir. «*Son*» territoire c'est bel et bien cette enceinte où les échanges avec l'extérieur extra-viscéral sont assurés, se font dans une certaine sérénité, tant dans le sens de la nécessité d'assimilation (ledit territoire comportera suffisamment de ressources), que dans le sens de la protection

(protection climatique, protection face à d'autres animaux ou potentiels prédateurs). Le territoire pourvoit un extérieur nourricier et non hostile. Le territoire est cet extérieur sur lequel l'animal peut compter.

Cette sécurité peut, bien entendu, venir à manquer. Ainsi, il arrive – et même souvent – que l'animal doive trouver d'autres milieux ou territoires. Chez l'être humain, les phénomènes migratoires répondent à cette même logique basale. Chez d'autres espèces, la migration est la norme. Elle est, plutôt, normée. Elle constitue, avec ses pôles et escales, une sorte de méta-territoire: c'est le cas des oiseaux migratoires, ou de certains poissons.

On retrouve donc, chez l'animal, une complication d'enceintes. Il y a un besoin viscéral d'enceintes (donc de frontières) pour tenir énergétiquement un dedans. Pour tenir contre l'entropie dont l'œuvre sourde est de rendre indifférents dedans et dehors.

Ce besoin, bel et bien présent chez l'animal, s'aggrave chez l'animal humain. Nous savons que la naissance de l'humain est toujours prématurée par rapport à celle du reste d'animaux. C'est comme si l'enceinte maternelle devait se prolonger artificiellement sous la forme de soins prodigués au nouveau-né afin de protéger un dedans qu'il n'est pas en mesure de protéger lui-même. Les soins prodigués sont quasi constants et prolongent, virtuellement, l'utérus.

En effet, la peau de l'animal humain est insuffisante (par rapport à celle de l'animal ou de la plante). Qui plus est: elle le restera toujours. Voilà pourquoi il nous faut la revêtir de cette couche supplémentaire que sont les vêtements. Aux vêtements s'ajoutent d'autres «peaux» supplémentaires: une maison, un toit, une ville, un pays: autant de membranes supplémentaires permettant à notre dedans de «tenir bon» face à un dehors qui ne cesse, à tout moment, d'imposer son entropie, tentant de distendre la non réversibilité dedans dehors, d'arraisonner la non indifférence topologique caractéristique du dedans pour en faire un espace lisse, *partes extra partes* (c'est justement ce que devient un cadavre: la peau du cadavre ne recèle plus un dedans ; il n'y a plus de milieu interne à choyer).

Or, ces membranes – nous l'avons vu – sont naturellement à double sens. Effectivement, elles gardent aussi le sens du filtre, de la passoire. C'est bien pour cela qu'une maison n'est pas faite que de murs. Elle a des portes et des fenêtres. Il s'agit certes d'un espace topologique replié mais ouvert. Pour «y» survivre, un corps doit

pouvoir en sortir. Pour un corps, précisément, une maison n'ayant ni portes ni fenêtres, n'étant donc faite que de murs, est une tombe. Un tombeau constitue une toute autre figure topologique: c'est une boule fermée, et pas un tore; les animaux sont, topologiquement, des tores, c'est-à-dire des espaces relativement repliés, mais avec, au moins, un dedans muni d'une entrée et d'une sortie). Mais revenons à cette dualité entre le viscéral et le transcendantal, versants essentiels d'un foyer de sens ayant la forme d'une «facticité transcendantale».

Chez l'homme, encore plus que chez l'animal, les enceintes (i.e. membranes faisant figure de crible et de passoire) ne sont pas *que* topologiques ou spatiales, ce qui rend les choses bien plus compliquées. Il y va, encore une fois, de la non-coïncidence entre la subjectivité empirique et la subjectivité transcendantale. Ce sont d'abord les soins maternels, déjà évoqués, qui font office de membrane. Le petit animal humain ne peut pas chasser, se défendre, se déplacer. Les soins maternels sont, si l'on veut, cette enceinte non directement topologique où se grefferont d'autres suppléments membranaires tels la technique, le langage et la culture en général.

Notons que le giron maternel au sens winnicottien se *virtualise* dans ce qui sera l'espace transitionnel. Autrement dit, à mesure que le petit humain grandit et s'inculture, l'espace transitionnel, c'est-à-dire, cet espace où un dedans transcendantal est à même de s'épanouir, devient de plus en plus indépendant de l'empirique. Or, encore une fois (et c'est ce qui fait toute la subtilité du concept de facticité transcendantale) virtualisation ne veut pas dire complète indépendance, voire évaporation, mais bel et bien présence virtuelle (appuyée sur un minimum de présence réelle).

III. Conclusion (et ouverture)

Récapitulons pour conclure et tendre des ponts vers des futurs travaux: nous avons vu à quel point la frontière ou, si l'on veut, le fait frontalier, sont déjà intimement inscrits dans la nature bio-topologique de l'homme. On y constate ce que j'appellerais une irréductible *viscéralité* de la frontière. Tout le problème est dans les modalités de différence et identité – de non recoupement complet – entre le dedans viscéral et le dedans transcendantal: deux formes quasi-coïncidentes de l'intériorité.

Le dedans viscéral admet une simple définition topologique. C'est, si l'on veut, ce qui est enveloppé par la peau. Le dedans transcendantal, quant à lui, correspond au vécu phénoménologique. Il s'agit d'un «dedans» non spatial (mais spatialisé et spatialisant) du sens. C'est l'immanence du vécu transcendantal à lui-même. Cette non-coïncidence permet du jeu (rien n'est figé, et les frontières le sont de moins en moins), mais promet également des dérèglements qui peuvent côtoyer, non sans danger, des seuils de non-retour (nous pensons – nous y viendrons – aux maints dérèglements psychologiques que nous réserve le frontalier contemporain).

Tout bien réfléchi, la non-coïncidence (qui est une presque-coïncidence, un quasi-recoupement) est double: l'immanence mondaine ou viscérale ne coïncide pas avec l'immanence du vécu transcendantal, tout comme l'extériorité mondaine ne coïncide pas non plus avec la transcendance intentionnelle ou proto-intentionnelle à même le dedans transcendantale; et c'est bien pour cela que cette extériorité transcendantale reçoit le nom de transcendance dans l'immanence.

Nous nous attacherons, dans un prochain article, à lancer quelques pistes sur les rapports spécifiquement contemporains – donc filtrés et décuplés par maintes prothèses technologiques – entre le moi transcendantal et le moi empirique. C'est ce que nous tenterons dans un prochain travail.